A L'HONNEUR

A l'Honneur!

Accipe vestem sacerdotalem, per quam intelligitur charitas et opus perfectum.

Reçois cette tunique du sacerdoce qui symbolise tous les chefs-d'œuvre de l'amour.

Mes Frères,

L'homme s'avance à travers les années, portant dans ses mains la gerbe du mal liée de ses souvenirs. Au choc de l'adversité, il voit, en route, lui échapper le meilleur de ses émotions d'antan. Que de fois il s'arrête, surpris, fatigué, tout déconsolé presque : au loin, l'horizon brumeux; là-haut, des cieux mornes; partout l'isolement, partout l'ennui.

Qui n'a redit alors la plainte du Prophète : « Seigneur, je ne vaux pas mieux que mes pères; faites-moi mourir! »

Mourir? non pas, Messieurs, car mourir n'est alors que le pis aller d'un courage qui défaille, la volte-face malencontreuse d'un amour aux abois. Nous mourrons à notre heure, il s'agit de présentement vivre : vivre, c'est tenir debout, c'est marcher, c'est lutter.

L'heure des renouveaux sonne donc pour le Prophète : l'ange des miraculeux ravitaillements apparaît; sur le deuil soudainement remué du ciel, l'Horeb resplendit.

Arrêtez-vous à votre tour, ô prêtres de l'ordination de 1872, devant la vision des ardeurs junéviles et des providentiels réconforts.

Notre-Dame de Brebières ne semble-t-elle pas vous offrir ici, en sa « monstrance [1] » d'or, la grâce, aussi vaillante que délicieuse, qui revigore toujours « les hommes de Dieu »?

Vous avez raison d'éployer, à l'autel de la divine Bergère, la touchante cérémonie de vos noces d'argent. Ici la céleste Pastoure vous redira la valeur de vos ouailles; la douceur et la puissance de sa houlette, sœur de la vôtre; les amabilités de Jésus, agneau de Dieu. Où pourriez-vous mieux qu'aux pieds de Notre-Dame de Brebières, méditer les devoirs de la charge pastorale, pleurer de tendresse et de repentir, vous exalter de zèle et vous embraser du feu de toutes les générosités?

[1] La statue de Notre-Dame, en argent massif, avec, à ses pieds, des brebis, élève de ses deux mains au-dessus de sa tête, une splendide custode en forme de soleil, destinée à recevoir la sainte Hostie. Réalisation plastique saisissante de cette demande du *Salve Regina : Jesum nobis ostende.*

Devant son trône, vous chanterez tout à l'heure un *Te Deum* de reconnaissance émue pour les protections dont Marie couvrit votre ministère d'un quart de siècle. Vous y ajouterez le *De Profundis*, en pensant à vos anciens condisciples du séminaire, à vos frères d'armes, chers rapatriés de l'au-delà, dont le souvenir plane au-dessus de cette fête avec une affective mélancolie.

Il y a deux ans j'avais déjà le périlleux et très doux honneur de prendre la parole devant les jubilaires, vos devanciers. Le cierge bénit de leurs noces d'argent fut pour moi l'évocateur de leurs joies et de leurs sacrifices.

Aujourd'hui, permettez au plus humble d'entre vous de toucher, avec un religieux respect, la robe d'honneur de votre sacerdoce. Laissez-moi méditer, à la gloire et pour la consolation de vos âmes, la parole que vous

adressait votre évêque à l'heure de votre ordination : *Accipe vestem sacerdotalem per quam intelligitur charitas et opus perfectum.*

Comme vous, sans peur et sans reproche, les chevaliers du moyen âge apparaissaient devant l'autel, enveloppés de lin blanc, de pourpre, de soie noire : vêture symbolique de l'honneur, du courage, du sacrifice. Ne reconnaissez-vous pas là, prêtres, chevaliers du Christ, les trois chasubles que vous avez successivement endossées depuis vingt-cinq ans : **la blanche, la rouge, la noire**? Elles contiennent les prérogatives, les dévouements, les souffrances de votre vie.

I

Un jour (il y a vingt-cinq ans), l'évêque, armé de la crosse, coiffé de la mitre, vous convoqua devant lui. Vous répondîtes : « *Adsum.* Présent ! » et vous vous prosternâtes, le front contre le pavé de la basilique. Durant cette prosternation énergique des amours d'un cœur qui jurait de n'appartenir qu'à Dieu, les orgues ponctuaient plaintivement

les litanies des Saints ; les fidèles émus s'unissaient au pontife pour attirer du ciel sur ces oblations vivantes, couchées au long des parvis, l'effusion des vaillances héroïques, le ruissellement des grâces, véhicules des puissants ministères.

Vous vous relevâtes enfin, les yeux rouges des larmes du suprême adieu, la bouche froide de l'opiniâtre baiser donné aux dalles, gardiennes de tant de tombeaux.

Vous aviez fait le grand pas, le pas franchisseur d'abîmes : *Huc accedite.*

Dès lors, vous étiez « la sélection du Christ », la réserve de Dieu : *Segregate mihi Paulum et Barnabam.*

Assez d'ascensions dans les épreuves du détachement et de la chasteté ! assez d'attouchements successifs et progressifs des ustensiles sacrés ! Voici la tunique blanche aux mains du consécrateur : « Recevez, mon fils, cette mante sacerdotale, riche de prérogatives, éclatant chef-d'œuvre de la charité [1]. » Désormais, vous êtes « revêtus de Jésus-Christ [2] ».

[1] « Accipe vestem sacerdotalem, per quam intelligitur charitas et opus perfectum. »
[2] « Magna sacerdotum tunica, Jesus Christus ! »

Oui, le Christ, avec son caractère et ses pouvoirs, le Christ, avec ses rayons et ses parfums attirants, vous enveloppe, baignés à fond de son infinie vertu.

Parez-vous donc de la toge, signe de votre sublime investiture, ô race choisie du Dieu de lumière et d'amour [1] !

— O chasuble immaculée de l'ordination, tunique sertie d'or et de soie, que de souvenirs sacrés s'exhalent de vos plis rutilants! Vous êtes le signe délectable des prédilections dont le Seigneur a prévenu et entouré ses prêtres...

Au lieu de les nommer « ses serviteurs », il les nommera ses « amis », *non servos, sed amicos*. C'est lui qui les a choisis dans l'immensité des créations : *ego elegi vos*. Innombrable est la multitude des appelés et des enrôlés de l'amour divin ; restreinte est l'élite ! L'armée des soldats du Christ défie tous les calculs de l'imagination ; mais l'état-major des chevaliers, des juges futurs d'Israël, est la portion rare [2].

Or, cette tunique sacerdotale range les

[1] « Induite vos ergo, sicut Electi Dei sancti et dilecti. »
[2] « Multi sunt vocati, pauci vero electi. »

ordinands dans cette phalange d'honneur : *Ego elegi vos*. Revêtus du manteau symbolique, ô prêtres, méditez sur votre élection! De qui tenez-vous tant de gloire? De Dieu : entendez-vous?

L'Artiste qui a paré les cieux d'un azur diamanté d'étoiles et qui moire les océans avec une averse de soleil ; le Triomphateur qui chevauche sur les ailes brûlantes des séraphins, parmi les encensements de la nature en fleurs, la fanfare des oiseaux en fête et les hosannah des siècles adorateurs ; le Roi des âmes, le Propriétaire de la joie et de l'extase, le Dieu du paradis enfin : voilà Celui qui vous a mis à part pour son service [1].

Un jour, du haut de son char de feu, aux coursiers de flammes, le Prophète, en partance pour les mondes d'une attente mystérieuse, jeta son manteau sur son disciple éploré. Le double cri d'Élisée : « *Pater mi! Pater mi ! tu currus Israël et auriga ejus!* » lui mérita le double esprit d'Élie : l'investiture de la lumière et de la force, de l'amour et du miracle.

Vous avez reçu, vous, le manteau de Dieu.

[1] « Ego elegi vos! ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat. »

Lorsque le Christ s'éleva vers les cieux, il vous recouvrit de son autorité, de ses pouvoirs, de Lui-même. « Vous êtes donc, s'écrie saint Pierre, le royal sacerdoce, la légion du privilège, la race de sainteté, le peuple de l'acquisition, la tribu de la lumière inaccessible [1]!

La louange de l'Apôtre dit peu. Prêtres, vous êtes le Christ continué sur la terre [2].

— O chasuble de la première messe! que de joies vous apportez au jeune prêtre, à sa famille, à la paroisse, à l'Église catholique! Blanche comme le lis de l'Évangile, plus somptueusement vêtu que Salomon; pure comme la colombe des sacrés cantiques; étincelante comme la neige du Liban aux premiers feux du jour, vous évoquez suavement l'heure d'une extase dont le rayonnement, toujours sanctificateur, a traversé la nuée de tant de tristesses, la fumée de tant de combats!

Vous êtes dans une harmonie admirable avec les sentiments de tous. A l'heure inoubliable du prémicial holocauste, votre éclat n'est-il pas fait des sourires des Benjamins du

[1] « Vos regale sacerdotium, genus electum, gens sancta, populus acquisitionis; vos vocavit in admirabile lumen. »
[2] « Sacerdos alter Christus. »

foyer, étonnés et ravis de voir à l'autel, dans la pompe de la liturgie, ce Joseph de la puissance divine, leur frère aîné ?

Pallium béni, n'êtes-vous pas tout constellé de la Mère, de la Mère chantant avec Ève — que dis-je? — d'un accent qu'Ève ne connut jamais! l'épithalame délirant de sa reconnaissance : « J'ai un fils; Dieu m'a donné un fils : *genui hominem per Deum*. Mais j'ai donné mon fils à Dieu, et mon fils va me donner Dieu. Par lui, Dieu viendra dans mon âme; je reposerai heureuse sous la bénédiction de mon fils; un jour il me fermera les yeux; il m'ouvrira le ciel... J'ai tenu mon fils dans mes bras : maintenant, mon fils, dans ses mains, tient Dieu! »

— O chasuble de la première messe, vous annoncez à la paroisse une gloire nouvelle. Vous donnez à la stabilité de la foi, à la pérennité de la religion dans notre patrie un nouvel argument; vous ajoutez à la somme de nos espérances chrétiennes et nationales une joyeuse unité.

Non, la France ne mourra pas : des prêtres sortent encore de ses flancs! Les races ne sont pas finies, qui sont jugées dignes de fournir à Dieu des sacrificateurs.

L'Eglise est toujours jeune, toujours féconde : l'hymen des âmes avec la vérité et l'amour se consomme aujourd'hui comme hier sur la pierre du Calvaire eucharistique.

L'Église est toujours conquérante : les chemins de Sion voient défiler la légion des triomphateurs consacrés.

L'Église est toujours l'épouse du Christ; revêtus d'une robe de candeur, les anges du sanctuaire se pressent, beaux, chevaleresques, criant à tous les échos du ciel et de la terre le défi des puissances et des fiertés sacerdotales : *Quis ut Deus?*

Oui : qui est comme Dieu? Qui est riche et bon comme Dieu? Il a donné au prêtre sa puissance souveraine.

— O chasuble du sacerdoce! vous enveloppez le prêtre d'une magistrature inaccessible à l'homme, d'une autorité capable de rendre jaloux les anges, d'une fonction qui n'est exercée que par Dieu lui-même, car seul Il a le droit de dresser en ce monde la pierre du sacrifice.

Il y a un fait indéniable : l'homme pécheur a peur de Dieu; partout, l'histoire l'atteste, le sentiment d'une justice supérieure irritée, d'une majesté infinie offensée, créa des institutions homicides, fit d'effroyables héca-

tombes. Partout l'humanité versa le sang des victimes pures sous le glaive des sacrificateurs; elle immola des enfants et des vierges dans les antres mystérieux de ses forêts, sur les dolmens fatidiques de ses plaines. Les peuples, comme les individus, sentaient la nécessité d'apaiser Dieu.

Mais, ni les théories de victimes ornées de bandelettes, ni les autels surchargés de chairs palpitantes, ni les graisses se ruant au ciel en spirales de fumée et de flammes, n'ont amené la Justice éternelle à désarmer!

« Vos sacrifices me sont à dégoût, disait le Seigneur, où frapperai-je encore : *Quo percutiam?* »

Qui nous mettra à couvert de cette juste fureur? Qui trouvera la victime sainte et sans tache? Qui versera le sang d'une équitable et juste expiation?

Toi, toi seul, ô prêtre de Jésus-Christ.

Viens donc, monte à l'autel : renouvelle l'œuvre mystérieux attendu par l'homme pendant six mille ans, consommé par Dieu il y a dix-neuf siècles, au sommet du Calvaire; célèbre la sainte messe; rends-nous, sous de paisibles espèces, la réalité du sanglant sacrifice qui nous a rachetés.

Avec un épi de froment, une grappe de raisin et quelques paroles sacramentelles, tu offres à Dieu la très parfaite expiation.

Au glaive mystique de ton verbe divinement efficace, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'immole encore pour nous, tandis qu'entre ses doigts s'élève, au-dessus de la foule adorante, le disque blanc de pure farine miraculeusement transsubstantiée.

Non seulement le prêtre prononce la parole qui apaise Dieu; il dit aussi la parole qui régénère et sauve les âmes.

Les agioteurs, les philosophes, les politiciens, tous les lanceurs d'affaires, tous les vendeurs d'orviétan et de panacées se donneraient en vain rendez-vous devant la ruine morale d'un coupable.

Allons, à l'œuvre! Qu'ils combinent la science, la force, l'habileté : ils ne relèveront rien. Le lépreux du vice restera en proie à sa putride plaie; l'enlizé de la chair s'enfoncera plus avant dans sa bourbe; dégradation sans remède, catastrophe sans espoir!

Cependant, ce misérable est blessé; il est mort devant Dieu! Qui le guérira? Qui le ressuscitera?

Sa condamnation est inscrite au livre des

anathèmes : qui l'y effacera? L'acte de sa réprobation est aux mains de Satan : qui la lui arrachera?

Il faudrait un pardon authentique, plénier, sans retour : qui le prononcera? Personne : les plus fières juridictions expirent au seuil de la conscience. Le pécheur recourra-t-il au ministère des anges? Sa cause ne ressortit pas à leur tribunal.

Les opérations les plus hautes, les énergies les plus habiles des séraphins ne réinstalleront jamais la vie divine dans une âme moralement cadavéreuse!

Les célestes hiérarchies n'ont aucun droit sur les consciences; elles ne peuvent imposer à Dieu des jugements irréformables.

La Vierge Marie elle-même, paradis vivant des délices de l'adorable Trinité, n'a point reçu le pouvoir des clés. « Je ne vous abaisse pas, ô la plus sainte des créatures, ô la Mère virginale de mon cœur, Je vous baise les pieds avec confusion. Dieu, je le sais, peut se créer un ciel plus beau que celui que Vous habitez; sa richesse s'est épuisée en Vous : Vous êtes le *nec plus ultra* de sa vertu créatrice; mais permettez au dernier des pécheurs de le proclamer à la gloire du sacerdoce : Il y a dans